

René Daumal

(1908-1944)

René Daumal, je l'ai découvert à la fin des années soixante dans un *Cahier de l'Herne* consacré au Grand Jeu — il se tenait à la confluence de tout ce qui me passionnait à l'époque. Rimbaud et les métaphysiques orientales. Révélation et Révolution. *Le Mont analogue* et le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* de Vaneigem. Un désir d'expansion généralisée de la conscience.

Daumal, qui m'a appris la nécessité continue d'une ascension *intérieure*.

Daumal, et sa volonté d'explorer tout le champ humain. Daumal, et sa vision d'un homme intégral.

il ne s'agit pas simplement ici de partage intellectuel, mais de la poésie comme vraie syntaxe de l'esprit. « Qu'est-ce que ce "don" commun à tous les poètes? demande Daumal dans *les Pouvoirs de la Parole*. C'est une *liaison particulière entre les diverses vies qui composent notre vie*. »

Daumal est poète, profondément, parce qu'il déploie sans relâche toutes les diverses vies qui composent sa vie, parce qu'il est autant pataphysicien que métaphysicien. Et vice-versa. Si tu fais une chose, me dit son oeuvre-vie, tu la fais jusqu'au bout. Parfois la route est bonne, parfois la route est mauvaise – mais tu la fais jusqu'au bout. Tu la fais avec *toutes* tes vies. Appréhension du monde dans sa totalité – posture « désintégriste » qui mise à la fois sur la raison et la folie, sur l'unisson et la rupture. Là où l'identité n'est plus qu'un précipité instable.

Les textes de Daumal sont des textes où, précisément, la langue et la vie battent leur plein. Ils marquent et magnifient notre singularité, contre une société avide d'un clonage toujours plus vaste, contre ce qu'il faut bien appeler l'hégémonie de l'apparence. Ils continuent de mettre au jour une magie – une magie, au sens fort où Artaud la définissait, dans *Le Mexique et la Civilisation*, comme une « communication constante de l'intérieur à l'extérieur, de l'acte à la pensée, de la chose au mot, de la matière à l'esprit ».

Daumal reste à mes yeux une sorte de sémaphore, de ceux qui désignent le noyau incantatoire de la vie. Loin des mots ronflants et des auto-mensonges. Quelque chose qui chante et pense à la fois. Dans *la Grande Beuverie*, il affirme, par un de ces déroutants paradoxes dont il a le secret : « Et nous étions beaucoup à être seuls. » Effectivement, nous sommes beaucoup à être seuls. Nous sommes mêmes nombreux. Peut-être même très nombreux. Allez savoir... Nombreux à être toujours des vrais vivants de la vie vécue.

Daumal me parle encore et toujours d'une vie qui ne s'établirait jamais, d'une vie tourbillonnante, en embuscade de tous les possibles, sans la moindre déperdition de sève. Nous sommes avec lui dans un monde *innervé*, où il y aura toujours de quoi puiser, de quoi « guérir la vie ». Une pulsation particulière. Une lente pulsation qui n'en finit pas d'émettre son magnétisme. Une danse de la présence.

Le Grand Jeu s'est perçu, rêvé, avant tout comme un appel constant à la liberté la plus libre. Comme un refus radical de jouer tous les petits jeux qui constituent d'ordinaire notre existence. La voie reste ouverte, comme le dit Daumal, à « quiconque veut penser librement, sans risquer la mort dogmatique ». À qui choisit le sérieux le plus absolu sans le moindre esprit de sérieux. À qui vibre de la jeunesse éternelle de l'insoumission. Nous n'y voyons pas un modèle, bien sûr, mais une inspiration profonde pour les temps présents, riches de leur seul désenchantement.

Zéno Bianu